

L'ESPAGNE DANS LE MONDE IMAGINAIRE DE LA FONTAINE

Certains ont dit, comme A.-C.-M. Robert et Loiseleur de Longchamps, qu'il n'y avait rien dans la langue espagnole jusqu'au quinzième siècle en ce qui concerne l'apologue – il faut préciser qu'ici nous faisons abstraction de la différence essentielle entre apologue et fable, tous les deux chargés d'intention parénétiqque quoique la fable accentue l'importance de l'argument dont devra surgir la leçon morale. La Fontaine lui-même n'hésite pas à préciser dans sa *Préface*: «L'Apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le Corps, l'autre l'Âme. Le Corps est la Fable; l'Âme, la Moralité». On ignore donc, entre autres, le recueil du *Comte Lucanor* et les poésies de l'archiprêtre de Hita, lesquelles renferment vingt-quatre apologues qui ont pour la plupart des points communs avec La Fontaine; on peut donc se demander légitimement si celui-ci les connaissait: une réponse affirmative ne serait pas étonnante, surtout chez un lecteur passionné comme La Fontaine, lecteur insatiable, depuis les Anciens jusqu'aux Italiens... en passant, bien sur, par les *Amadis* et Cervantès lui-même.

Passons. Ce qui est sûr, c'est que l'Espagne occupait une place certaine dans le monde imaginaire de La Fontaine; l'Espagne ou du moins ses maîtres. Ce n'est pas par hasard, par exemple, qu'il nomme à plusieurs reprises certains de ses monarques. Il connaissait même leur vie, et était au courant de la retraite de Charles Quint, comme il le laisse voir à l'occasion d'une autre retraite qui l'affectait, lui, La Fontaine, de plus près: celle de Condé à Chantilly. C'est alors que sa sagesse lui inspire de composer la *Comparaison d'Alexandre, de César et de Monsieur le Prince*, dédiée à Louis-Armand prince de Conti et neveu du grand Condé. Ce n'était pas là une mince affaire, comme le signalait à l'époque Mathieu Marais (*vide* Collinet, 1970: 356), mais l'écrivain se tire d'affaire la tête haute par le recours à d'autres personnages bien connus de son destinataire; ainsi, outre les exemples anciens, il met tout d'abord l'empereur espagnol: «Charles Quint a toujours tourné les yeux du côté du monde, et ne l'a quitté qu'en apparence; Dioclétien par un pur dégoût, et Scipion par contrainte» (*Œuvres diverses*, 1968: 692-93). Une autre allusion est celle où il prend comme fond de sa fable l'île des Faisans ou les deux monarques se rencontrèrent en juin 1660, trois jours après le mariage

par procuration de Louis XIV et de Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, à la suite de la paix des Pyrénées (1659). C'est dans la fable des *Deux chèvres*, la IV^e du livre XII, que le poète présente, non sans raillerie, un rapprochement curieux entre les monarques de France et d'Espagne et ces chèvres glorieuses qui ne veulent céder en rien dans la préséance:

Je m'imagine voir avec Louis le Grand
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'Île de la Conférence.

Mais désormais il était tard pour l'Espagne, car sa défaite à la bataille des Dunes (1658) supposait quelques cessions dans l'Artois et la perte définitive du Roussillon et de la Sardaigne. Taine ne voyait dans cette fable aucune intention historique; Collinet semble partager son avis lorsqu'il imagine les deux chèvres «qui se disputent le pas, fières de leur généalogie si poétique et si plaisante, [...] : que prouveront-ils, ceux qui vous offriront tous ces traits, sinon que des remarques devenues communes peuvent être plus ou moins heureusement rajeunies par le mérite de l'expression?» (1970: 336). Face à Taine et à Collinet, Pilon et Groos – et l'on pourrait en dire autant de Boutang – soutiennent qu'il s'agit bel et bien de la représentation de la Cour et de la société au temps du Roi-Soleil (vide *Œuvres complètes*, 1968: XII).

Les maîtres de l'Espagne... et de la France en Espagne! Du moins, c'est ce qu'on peut déduire de la fable du «*Meunier, son fils et l'âne*», notamment de ces vers: «L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte, / Quand, trois filles passant, l'une dit: » (I. III, f. I, 1968: 73). En effet, on peut déceler le véritable sens de ses mots anodins pour un non-initié à la vie de la Cour, puisque faire «le veau sur son âne» rappelle l'*Historiette* de Tallemant des Réaux (1932, vol. III: 208): il s'agit de l'ironique remarque de Louis XIII à propos de l'entrée à Madrid du maréchal de Bassompierre monté sur une mule: «Oh! la belle chose que c'était de voir un âne sur une mule» et la prompte repartie de Bassompierre au roi: «Tout beau, Sire, c'est vous que je représentais» (vide Biard, 1969: 99).

C'est qu'à l'époque l'Espagne, malgré sa déchéance politique et militaire, était à l'honneur en France. Partout on marchait, on se vêtait, on parlait, on écrivait *espagnollement*. Il fut de bon ton à Paris de ne plus aller par les rues que le nez au vent, la tête haute et le regard insolent, avec toute la désinvolture enfin de ces *héros gusmanesques* dont parle La Fontaine dans son *Voyage en Limousin* (vide *Œuvres diverses*, 1968: 539) et qui devaient servir de types aux raffinés d'honneur, dont l'ère commençait (vide Fournier, 1911: 23). Si, comme le disaient Robert et Loiseleur de Longchamps, l'Espagne ne connaissait pas l'apologue (!), elle connaissait tout au moins les romans de chevalerie (La Fontaine y fait allusion dans ses *Ballades* ainsi que dans la préface de ses *Contes*, vide Baret, 1873: 174-75), aussi bien que le roman picaresque, les nouvelles et elle était même réputée pour sa littérature moralisante. La Fontaine connaissait cette dernière et une grande partie de ces romans; autrement, on ne comprendrait pas qu'il eût rimé quelques stances et une ballade sur le Père Antonio Escobar y Mendoza. Mais

l'empreinte est encore beaucoup plus grande qu'on ne le pense, comme nous allons le voir par la suite.

De nos jours, on ne doute plus que l'une de ses plus belles fables, le *Paysan du Danube*, a été tirée d'un récit attribué à Marc-Aurèle, par Antonio de Guevara, dans son livre *El reloj de los Príncipes*, traduit en français par G. B. de la Grise et Herberay des Essarts sous le titre *L'Horloge des princes, avec l'histoire de Marc-Aurèle empereur romain*, Paris, 1565, in-fol. Pour ce qui est de Marc-Aurèle, il faut noter qu'il n'a rien écrit à ce sujet; il s'agit seulement d'un récit oral qu'on lui attribuait (vide Groos [in] La Fontaine, 1968: 776). Le lecteur du livre de la Grise et des Essarts (ce dernier était très connu grâce à sa traduction de *L'Amadis de Gaule* en 1543) s'aperçoit sur-le-champ que La Fontaine n'a eu qu'à exploiter l'abondance de la mine espagnole, qu'à élaguer et à choisir dans l'ampleur un peu redondante du récit de Guevara. Qui plus est, certains vers de la fable de La Fontaine demeurent complètement inintelligibles sans la connaissance de l'original espagnol. Plus précisément celui-ci: «À ces mots il se couche...». Pourquoi le paysan du Danube prend-il cette position horizontale devant le Sénat romain assemblé? L'explication de ce vers, dont le fabuliste a retranché les circonstances, se trouve dans le récit de Guevara. Voici la fin du discours avec les circonstances qui préparaient l'action du paysan: «Puisque mon désir s'est vu ou il tendait, et que mon cœur s'est reposé, espandant le poison qu'il avait, si en aucune chose ma langue vous a offensés, je m'étends ici en ce lieu, afin que vous me coupiez la tête...» (vide Baret, 1857: 215-21). Cela dit, La Fontaine n'avait pas à sa portée le texte traduit au siècle précédent: sans doute s'est-il servi des *Parallèles historiques*, publiés en 1680 par François Cassandre, avec qui le fabuliste entretenait une correspondance fréquente.

Il y a un autre sujet que je voudrais aborder en ce qui concerne l'Espagne et l'univers imaginaire de La Fontaine: il s'agit de la folie et de la sagesse. En 1511 Érasme publiait son *Éloge de la folie* dans un but bien précis: «Dès avant le XVII^e siècle, de nombreuses voix s'élevaient élevées pour condamner le stoïcisme, sa dureté, son exigence d'insensibilité, son orgueil: comment concilier l'idée d'un homme capable de résister par sa seule force aux passions, avec les principes chrétiens de l'humilité et de la nécessité de la grâce? Plutarque lui-même avait consacré trois chapitres de ses *Morales*, qu'il avait voulues très éclectiques, à faire son procès. Érasme, dans *L'Éloge de la folie*, s'en était pris à Sénèque, l'accusant de tailler «une statue de marbre privée d'intelligence et de sentiment humain» (Bertaud, 1990: 13).

Cela se passait au XVI^e siècle; or, il est de tous connu que le Siècle d'Or espagnol allait exercer une influence sans précédent sur la mentalité et sur la littérature françaises. En plein milieu de la réception de la pastorale, du roman picaresque, de la nouvelle et de la *comedia*, il y a un trait qui risque de passer inaperçu: celui de l'image que les Français se faisaient des Espagnols. On en était même arrivé à une sorte de stéréotype où cohabitaient simultanément l'imaginaire d'un esprit espagnol chevaleresque au duel, galant avec les femmes, courageux au combat et, surtout, fou à l'extrême. Que l'on songe par exemple au chef-d'œuvre de Cervantès. L'appréciation qu'on en fit en France

fut presque unanime pendant de longues décennies. Ainsi, Saint-Glas, abbé de Saint-Ussans, dans ses *Œuvres de Monsieur*** contenant plusieurs fables d'Ésope mises en vers* (1670). Le fait est intéressant à plusieurs titres: d'abord parce qu'il s'agit précisément de fables que La Fontaine a lues, on ne saurait en douter, et où il a trouvé son bien pour une partie du matériel des six livres postérieurs à la première édition de ses *Fables*. Mais il est une autre affaire qui me semble plus importante encore: dans la préface de ce volume de l'abbé de Saint-Ussans, l'auteur nous parle de l'ouvrage espagnol comme d'un «chef-d'oeuvre d'imagination» ou l'on nous présente précisément «un fou le plus agréable du monde»... La conclusion à laquelle arrive Saint-Glas est que dans le *Don Quichotte* «Messieurs les Chevaliers y sont si bien dépeints par toutes ces extravagances, qu'il n'y a personne qui ne les reconnoisse et ne se soit tout transporté de joye à la veue d'un portrait si divertissant» (vide Bardon, 1931: 271). Les exemples des Espagnols pris pour fous ne sauraient nous manquer; il est même très éclairant à ce propos que même Louis XIV avait indirectement aidé à cette vision du *Capitan Matamore* pris à la *commedia dell'arte*: en effet, dès sa jeunesse il n'avait pas peu collaboré à cette invasion des moeurs d'Espagne, et ne s'en était pas repenti dans sa vieillesse. On peut penser au temps où il chantait sur la guitare les airs et où il dansait chez sa mère les *Folies d'Espagne* (vide Fournier, 1911: 27). C'est ainsi que l'on pourrait citer plus d'un millier d'œuvres – je dis bien un millier – où des auteurs français imitent, traduisent, adaptent ou recréent des ouvrages espagnols dont plusieurs dizaines sont de véritables «éloges de la folie».

Si La Fontaine s'était servi de la littérature espagnole et pour sa XI^e *Ballade* et pour la préface de ses *Contes* – il aurait même puisé à une nouvelle espagnole intitulée *Conte d'un gentilhomme espagnol et d'un paysan à son vassal*, pour son propre *Conte d'un paysan qui avait offensé son seigneur* (vide Martinenche, 1906: 33) –, il ne serait pas surprenant qu'il y puise également pour ses *Fables* en ce qui concerne certains de ses sujets. Certes, les affaires d'amour et de folie paraissent à maintes reprises dans ses vers; c'est le cas de la fable XIV^e du livre XII, de celle du «*Dépositaire infidèle*» (l. IX, f. I) ou encore du «*Fou qui vend la sagesse*» (l. IX, f. VIII): partout la folie ou les fous l'emportent sur la sagesse et la vertu. Ne serait-ce pas une influence typiquement espagnole? La probabilité devient plus certaine si nous abordons une autre fable, celle du «*Rat et l'éléphant*», fable qui commence précisément par une allusion à la différence des caractères des deux côtés des Pyrénées:

Se croire un personnage est fort commun en France.

On y fait l'homme d'importance,

Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois;

C'est proprement le mal François.

La sottise vanité nous est particulière.

Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière.

Leur orgueil me semble en un mot

Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

(l. VIII, f. XV, 1968: 198).

Si l'on tient compte des acceptions du *Dictionnaire* de Furetière pour les entrées «bourgeois» et «mal François», les compatriotes du fabuliste ne sont pas gagnants en l'occurrence (vide La Fontaine, 1962: nt. 2 et 3 de p. 491). En tout cas, il est évident que dans l'imaginaire de La Fontaine les Espagnols sont, on peut le dire, les hommes les plus fous de la terre. Pour corroborer cette idée, il suffit de lire non pas le début mais la chute d'une autre fable, celle du «*Mari, la femme et le voleur*». C'est à la fin de son histoire que La Fontaine tire la leçon; cette fois-ci il a préféré, sans doute pour des motifs aussi bien techniques qu'esthétiques, rapporter son commentaire à la fin.

... J'infère de ce conte

Que la plus forte passion,

C'est la peur: elle fait vaincre l'aversion,

Et l'amour quelquefois; quelquefois il la dompte.

J'en ai pour preuve cet amant,

Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,

L'emportant à travers la flamme.

J'aime cet emportement;

Le conte m'en a plu toujours infiniment:

Il est bien d'une âme espagnole,

Et plus grande encore que folle.

(l. IX, f. XV, 1968: 232).

Mais il rapporte son histoire avec tant d'à propos, que c'est plutôt cette histoire que la fable ce qui reste dans la pensée et dans la mémoire du lecteur. La Fontaine le voulait ainsi et il avait bien raison car l'événement le méritait. Il s'agit en l'occurrence d'une aventure que l'on prêtait à Juan de Villamediana, poète et grand seigneur, épris de la reine d'Espagne, Élisabeth de France, femme de Philippe IV. Il mourut dans un guet-apens, dont la rumeur publique accusa le roi lui-même d'y être mêlé (1622). Les *Histoires* de Tallemant des Réaux donnent une version un peu différente: «On a une pièce imprimée qui s'appelle *la Gloria de Niquea*. Elle est de la façon du comte de Villamediana. On dit que le comte la fit jouer à ses dépens, à l'Aranjuez. La reine et les principales dames de la cour la représentèrent. Le comte, [...] par une galanterie bien espagnole, [...] fit mettre le feu à la machine ou était la reine afin de pouvoir l'embrasser impunément. En la sauvant, comme il la tenait entre ses bras, il lui déclara sa passion et l'invention qu'il avait trouvée pour cela» (La Fontaine, 1968: nt. 2 de p. 763). L'histoire est véridique: plus précisément, le comte de Villamediana était J. de Tassis y Peralta (1582-1622), plus célèbre pour sa légende que pour ses œuvres. Faisant partie du *Correo Mayor* du roi, sa maison était originaire de Valladolid et sa rente annuelle de 60 000 ducats; il fut aussi mécène de Gongora.

Amour, galanterie et sens de l'honneur sont poussés à l'extrême. Soulignons qu'en cela La Fontaine coïncidait pleinement avec l'imaginaire que les Français s'étaient fait des Espagnols. On conserve l'étonnement d'un chroniqueur anonyme, et contemporain des guerres d'Italie, qui écrit après avoir vu les soldats de Gonzalve de Cordoue: «Ces fous d'Espagnols préfèrent un peu d'honneur à mille vies et ils ne savent pas jouir à leur

aise de cette vie» (Bennassar, 1985: 168. La citation est empruntée à Menéndez Pidal: *Los Espanoles en la historia*). Par ailleurs, sur le caractère romanesque des Espagnols, on pourrait encore citer les études d'Antoine Adam (1962-68) et de Roger Guichemerre (1972, 1978, 1981).

Le sujet n'est pas épuisé, loin de là, après cette approche. Je ne donnais ici qu'une suggestion pour d'ultérieures études qui pourraient déceler d'autres traits hispaniques chez un auteur universel dont nous venons de fêter le tricentenaire.

- Adam, Antoine, *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, t. V: *La fin de l'école classique, 1680-1715*, Paris, Éditions Mondiales, 1968 (1956).
- Aranguren, José L., *Moral y sociedad*, Madrid, Cuadernos para el diálogo, 1974 (1966).
- Bardon, Maurice, «Don Quichotte» en France au XVII^e et au XVIII^e siècle, 1605-1815, Paris, Honoré Champion, 2 vols., 1931.
- Baret, Eugène, *De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature au XVI^e et au XVII^e siècle*, Paris, Firmin-Didot, 1873.
- *Espagne et Provence. Études sur la littérature du Midi de l'Europe*, Paris, Auguste Durand, 1857.
- Bassy, Alain-Marie, *Les Fables de La Fontaine. Quatre siècles d'illustration*, Paris, Promodis, 1986.
- Bennassar, Bartolomé, *Histoire des Espagnols. VI^e-XVII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1985, t. I.
- Bertaud, Madeleine, *Le XVII^e siècle. Littérature française*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, coll. «Phares», 1990.
- Biard, Jean-Dominique, *Le Style des Fables de La Fontaine*, Paris, Nizet, 1969.
- Boutang, Pierre, *La Fontaine politique*, Paris, J.-E. Hallier/Albin Michel, 1981.
- Branan, Élisabeth-Girod, *La Fontaine: au-delà des «bagatelles» des Contes et des «badineries» des Fables*, Lexington, French Forum, 1993.
- Bray, René, *Les Fables de la Fontaine. Avec un index de tous les noms cités*, Paris, SFELT, 1946.
- Brunetière, Ferdinand, «L'influence de l'Espagne dans la littérature française», in *Revue des deux Mondes*, III^e période, CIV, mars-avril 1891, pp. 215-26.
- Cantera Ortiz de Urbina, Jesús, «La zorra en la fábulas de La Fontaine y en el refranero (francés y español)», in *Estudios románicos* (Murcia), IV, 1987-89, pp. 171-80.
- Cioranescu, Alejandro, «Sobre Iriarte, La Fontaine y fabulistas en general», in *Estudios de literatura española y comparada*, La Laguna, Universidad de La Laguna, 1954, pp. 197-204.
- Collinet, Jean-Pierre, *Le Monde littéraire de la Fontaine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970.

- «Métamorphoses de La Fontaine», in *Littératures*, XXV, 1991, pp. 29-40.
- «La Fontaine et ses jeunes veuves», in *Travaux de Littérature*, VII, 1994, pp. 165-83.
- Fournier, Édouard, «L'Espagne et ses comédiens en France au XVII^e siècle», in *Revue Hispanique*, XXV, 1911, pp. 19-46 [paru précédemment dans la *Revue des Provinces*, Paris, 15 septembre 1864].
- Genetiot, Alain, «La poétique de La Fontaine et la tradition mondaine: les six derniers livres des *Fables*», in *L'Information littéraire*, XLIV, 1, 1992, pp. 18-27.
- Grimm, Junger, *Le Pouvoir des fables. Études lafontainiennes I*, Paris/Tübingen, *Papers on French Seventeenth Century Literature*, Biblio 17, n° 85, 1994.
- «'Diversité est ma devise!', L'art de persuader dans *Les Fables* de La Fontaine», in *Revue d'histoire littéraire de la France*, XCII, 2, 1992, pp. 178-97.
- Guichemerre, Roger, *La Comédie avant Molière (1640-1660)*, Paris, Armand Colin, 1972.
- *La Comédie classique en France: de Jodelle à Beaumarchais*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978.
- *La Tragi-comédie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981.
- La Fontaine, Jean de, *Œuvres Complètes. I, Fables, contes et nouvelles*, préface par Edmond Pilon et René Groos, texte établi et annoté par René Groos (*Fables*) et Jacques Schiffrin (*Contes*), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1968 (1954). On utilisera **plutôt la nouvelle édition faite aux soins de Jean-Pierre Collinet, Œuvres Complètes. I, Fables, Contes et Nouvelles**, toujours chez Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1991.
- *Fables*, Georges Couton (éd.), Paris, Garnier, 1962.
- *Œuvres diverses*, Pierre Clarac (éd.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1968 (1941).
- Niderst, Alain, «Sur la composition des *Fables* de La Fontaine», in *French Review*, LXV, 2, 1991, pp. 187-94.
- Slater, Maya, «La Fontaine's View of Animals in his *Fables*», in *Seventeenth Century French Studies*, XIII, 1991, pp. 179-94.
- Sweetser, Marie-Odile, «Le poète et le petit prince: stratégies d'éducation dans *Les Compagnons d'Ulysse*», «Diversité, c'est ma devise», in *Studien zur französischen Literatur des 17. Jahrhunderts. Festschrift für Jürgen Grimm zum 60. Geburtstag*, Frank-Rutger Hausmann & Christoph Miething (éds.), Paris/Tübingen, *Papers on French Seventeenth Century Literature*, Biblio 17, n° 86, 1994.
- Tallemant des Réaux, Gédéon, *Historiettes*, Monmerqué, Chateaugiron et Taschereau, A. Levasseur, 6 vols., 1834-35 rééd. Nlle éd. Georges Mongrédien, Paris, Garnier, 1932-33, 8 vols.
- Vianey, Joseph, *La Psychologie de la Fontaine étudiée dans quelques fables*, Paris, SFELT, 1939.
- Vossler, Carlos, *La Fontaine y sus fábulas*, Argentine, Espasa-Calpe, coll. «Austral», 1947.